Document généré le 24 avr. 2024 10:59

24 images

Amours nippones
Rétrospective 100 ans de Nikkatsu

Bruno Dequen

Numéro 159, octobre–novembre 2012

URI : https://id.erudit.org/iderudit/67827ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Dequen, B. (2012). Compte rendu de [Amours nippones : rétrospective 100 ans de Nikkatsu]. *24 images*, (159), 44–44.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Amours nippones

par Bruno Dequen

RUSTY KNIFE de Toshio Masuda et HOMETOWN de Kenji Mizoguchi

L'un des plus vieux studios japonais encore en activité, Nikkatsu a toujours eu une réputation de petit-fils turbulent. Il doit cette réputation en partie à sa prédilection pour les récits situés aux marges de la société japonaise, mais aussi à un héritage trouble attribuable à de nombreux changements de cap qui, du licenciement brutal de Seijun Suzuki à la suite de divergences créatives sur son film mythique ***La marque du tueur*** (1967) au passage soudain vers les *pink films* (films érotiques), a confiné pendant des années le studio au cinéma d'exploitation et à la série B géniale.

Or, ce caractère ambigu, Nikkatsu l'a toujours cultivé. À mi-chemin entre le cinéma purement commercial et l'avant-garde, de nombreuses productions Nikkatsu sont des objets hybrides défiant toute catégorisation. La rétrospective, co-présentée par le FNC et Fantasia, permet de porter un regard éclairé sur l'apport de la compagnie, puisque les films projetés au FNC vont des débuts du cinéma à la fin des années 1990. On a donc saisi ici l'occasion de proposer un voyage au cœur des métamorphoses de Nikkatsu.

Sans conteste l'une des œuvres les plus attendues, la copie retrouvée de ***Hometown*** de Kenji Mizoguchi, réalisé en 1930, est davantage une curiosité historique qu'un film majeur. Ce récit mélodramatique des tensions amoureuses dans la vie d'un chanteur possède l'insigne honneur d'être le premier film japonais parlant, et l'intérêt manifeste que le cinéaste porte au personnage de la femme délaissée préfigure ses centres d'intérêt à venir. Il est d'autant plus dommage que le récit ne soit pas à la hauteur, surtout lorsqu'on pense à la profondeur des personnages féminins qu'il présentera à peine six ans plus tard dans ***L'élégie d'Osaka*** et ***Les sœurs de Gion***. On découvre là un film techniquement révolutionnaire, mais sur une trame amoureuse recyclée.

Avec ***Rusty Knife***, réalisé en 1958 par Toshio Masuda, c'est la période « film noir » du studio qui est mise en valeur. Quelques éléments surprennent dans ce petit bijou de série B. D'une part, son exploration de la corruption généralisée dans le pays en fait un précurseur du formidable ***Les salauds dorment en paix*** de Kurosawa jusque dans l'élément déclencheur de son récit : le suicide arrangé d'un politicien. Toutefois, là où le pessimiste Kurosawa plonge dans le trou sans fond d'une société rongée de l'intérieur, Masuda préfère délaisser rapidement la politique au profit du portrait d'un grand amoureux incontrôlable. Le personnage principal, ancien yakuza repenti, fera ainsi tomber à lui seul le cartel régnant sur sa ville pour venger la mort de sa fiancée.

Après avoir été l'élément déclencheur des films de Mizoguchi et de Masuda, l'obsession amoureuse devient le sujet même de ***I Hate but Love***, film indescriptible de Koreyoshi Kurahara réalisé en 1962. Road movie be-bop, cette perle de la nouvelle vague japonaise raconte la traversée du Japon au volant de la jeep d'une star de la télévision prête à tout pour démontrer que le véritable amour existe. Il sera poursuivi par sa compagne/agente avec laquelle il entretient une relation « pure » fondée sur l'abstinence.

Ça ne s'invente pas ! Juxtaposant un sens de la mise en scène et du montage d'une grande modernité, une satire très actuelle de la folie des médias et des personnages aux obsessions étrangement ringardes, Kurahara affronte de plein fouet le kitsch inhérent à son sujet au moyen du détournement brutal (violence et tentatives de suicide font partie du voyage) et de la mièvrerie assumée (la réconciliation se fait sur l'herbe, en haut d'une colline).

Ce message d'espoir est balayé du revers de la main par ***Secret Chronicle : She Beast Market*** de Noburo Tanaka. Réalisé en 1974, il est le troisième volet d'une série de films que le studio produisait sur la prostitution. En pleine explosion des *pink films*, cette œuvre a dû faire l'effet d'une douche froide. Tourné en noir et blanc dans les rues d'Osaka avec une esthétique rugueuse rappelant le néoréalisme, cette chronique de la vie d'une prostituée des quartiers pauvres est d'une crudité qui annonce les explorations à venir d'Oshima sur la représentation du sexe. Sans cesse étouffés par une moiteur lourde, des corps en sueur s'accouplent, se ridiculisent et se menacent sans cesse. Multipliant les scènes volontairement outrancières (inceste, compétition sexuelle mère-fille, poupée gonflable à l'effet mortel), le film génère un malaise certain en raison de sa profonde ambivalence, entre pure exploitation et critique sociale. Poursuivant l'exploration des bas-fonds débutée dans les films noirs et les œuvres d'Imamura, ***Secret Chronicle : She-Beast Market*** pousse sa prémisse à l'extrême, et prouve que Nikkatsu n'avait décidément pas froid aux yeux.